Réveillez-vous!

Le « Jour des morts » au Mexique

PAGE 3

L'importance de la religion dans la vie familiale

PAGE 5

Au volant, prudence est mère de sûreté

PAGE 9

Equateur, un monde en miniature

PAGE 13

22 OCTOBRE 1959 No 20

LA MISSION DE CE PÉRIODIQUE

Les sources d'information capables de vous tenir en éveil devant les problèmes vitaux de notre époque doivent être affranchies de la censure et ne jamais servir des intérêts particuliers. « Réveillez-vous! » jouit d'une telle liberté. Il fait face aux réalités et publie librement les faits. Il n'est esclave d'aucune ambition ni obligation politiques et n'est pas asservi aux faiseurs de publicité dont la susceptibilité doit être ménagée. Les antiques traditions ne l'influencent pas. Pour vous parler sans contrainte, il garde son indépendance, mais n'en abuse pas et maintient son intégrité envers la vérité.

Ce périodique a recours aux agences d'information, mais ne dépend d'aucune. Il a des correspondants dans le monde entier et leurs reportages non censurés paraissent dans ses colonnes. Son point de vue est international. Imprimé en plusieurs langues, il est diffusé dans de nombreux pays et peut être lu par jeunes et vieux. Il traite de sujets variés tels que: Politique, commerce, religion, histoire, géographie, science, conditions sociales, merveilles de la nature, etc. On peut dire que son champ d'investigation est aussi vaste que la terre et aussi élevé que les cieux.

« Réveillez-vous! » s'engage à suivre des principes justes, à démasquer des ennemis cachés, à mettre en garde contre des périls insoupçonnés, à défendre la liberté de chacun, à consoler les affligés et à réconforter ceux que découragent les échecs répétés d'un monde inique. Il donne en outre l'espérance certaine de l'établissement d'un Monde Nouveau fondé sur la justice.

Familiarisez-vous avec ce périodique! Tenez-vous éveillé en lisant « Réveillez-vous! »

Périodique bimensuel — Imprimerie:
WATCH TOWER BIBLE & TRACT SOCIETY
117, Adams Street — Brooklyn 1, N. Y., U. S. A.
N. H. Knorr, Président — Grant Suiter, Secrétaire
Filiale en Suisse: 39, Allmendstrasse, Berne 22
Editeur pour la Suisse: ASSOCIATION DES TÉMOINS DE JÉHOVAH DE SUISSE
Rédacteur responsable: François Zurcher

Tirage total: 2 850 000 exemplaires **Le numéro: 25 fr. en France, 2 fr. 50 en Belgique, 5 cents au Canada, 25 ct. en Suisse**

« Réveillez-vous! » est publié en 20 langues:

Bimensuel — afrikaans, allemand, anglais, danois, espagnol, finlandais, français, grec, hollandais, italien, japonais, norvégien, portugais, suédois, tagalog.

Mensuel — cinyanja, indonésien, polonais, ukrainien, zoulou.

Bureaux	Abonnement annuel (éditions bimensuelles)
Amérique, U.S., 117 Adams St., Brooklyn 1, N.Y.	$ 1
Belgique, 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3	50 fr.
Canada, 150 Bridgeland Ave., Toronto 19	$ 1
France, Les Témoins de Jéhovah, 81, rue du Point-du-Jour, Boulogne-Billancourt, (Seine).	500 fr.
Suisse, 39, Allmendstrasse, Berne 22	5 fr.

Le tarif pour les éditions mensuelles est moitié moindre.

Le montant de l'abonnement devrait être envoyé au bureau de votre pays, en observant les prescriptions donnant toute garantie pour les paiements. Berne accepte les versements des pays dans lesquels l'Association n'a pas de bureau, mais seulement sous forme de mandat international. **Une fiche de renouvellement** est insérée dans les deux derniers numéros avant l'échéance de votre abonnement.

CHANGEMENT D'ADRESSE: Veuillez nous le signaler trente jours avant votre départ, en nous donnant la nouvelle et l'ancienne adresse (renvoyez-nous, si possible, la dernière bande d'envoi). Ecrivez au bureau de votre pays ou, à défaut, à 39, Allmendstrasse, Berne 22, Suisse.

Second class postage paid at Brooklyn, N. Y.
Awake! semimonthly — Vol. XL — No. 20
FRENCH EDITION — OCTOBER 22, 1959
Printed in Switzerland

Sauf indication, la Bible citée dans « Réveillez-vous! » est la version de Louis Segond.
Les abréviations accompagnant certaines citations renvoient aux versions bibliques suivantes:

AC – Version de l'abbé Crampon, édition de 1905
Da – Version de J.-N. Darby
Jé – Bible de Jérusalem
Li – Version du cardinal Liénart
NW – New World Translation of the Holy Scriptures
Sy – Version Synodale

SOMMAIRE

Le « Jour des morts » au Mexique 3

De nouveaux toits plus souvent 4

L'importance de la religion dans la vie familiale 5

L'évangélisation des îles du Pacifique 7

La vie dans les camps de « chicleros » 8

Au volant, prudence est mère de sûreté 9

« Ta parole est la vérité »
Combien ont été rachetés? 12

Equateur, un monde en miniature 13

Coup d'œil sur le monde 16

Réveillez-vous!
« C'est l'heure de nous réveiller enfin. »
— Romains 13:11

Volume XL | Berne, 22 octobre 1959 | Numéro 20

LE « JOUR DES MORTS » au Mexique

QUAND je m'éveillai le dimanche 2 novembre, il faisait beau. Je m'habillai rapidement et descendis pour prendre le petit déjeuner. C'était le « Jour des morts » et comme je me trouvai à Mexico, je m'étais proposé de me rendre au cimetière pour voir comment les Mexicains célèbrent cette fête religieuse. Après avoir déjeuné, je montai dans un autobus qui me déposa, quelques minutes plus tard, à l'entrée du beau parc Chapultepec, le plus grand parc de Mexico. Il comprend plusieurs hectares de bois s'étendant jusqu'au cimetière Dolores, principal cimetière de la ville. Le soleil brillait et la promenade à travers un coin du parc jusqu'au célèbre marché aux fleurs, était très agréable. Le parc était rempli de gens se dirigeant dans la même direction.

Tout le monde achetait de pleines brassées de fleurs. C'étaient surtout des tagètes orange vif car ces fleurs sont toujours associées au Jour des morts; on les appelle, me dit une dame, du nom que les Indiens leur ont donné: *flores de cempasúchil*. La circulation était particulièrement intense pour un dimanche matin. D'innombrables taxis et voitures particulières montaient la colline vers le cimetière, tous bondés de familles portant d'énormes bouquets de tagètes.

Je me demandai quel moyen de locomotion choisir pour me rendre jusqu'au sommet de la colline. En autobus, il ne fallait pas plus de dix minutes pour y arriver mais tous ces véhicules étaient bondés. A Mexico, les taxis sont bon marché mais aucun taxi libre n'était en vue. De l'autre côté de la rue, je remarquai un autobus portant l'indication « Spécial-Cimetière Dolores » qui s'arrêtait près d'une longue file de gens. Aussi décidai-je de prendre place dans la file. Tous ces gens portaient des fleurs et un grand nombre s'étaient munis d'un seau et d'une petite pelle. Des familles entières étaient présentes, depuis la grand-mère jusqu'au bébé enroulé dans le *rebozo* (châle) de sa mère. Plusieurs autobus s'arrêtèrent pour charger leurs passagers, puis repartirent. Finalement, ce fut mon tour et je me trouvai dans un véhicule occupé par vingt personnes assises et une cinquantaine debout.

Pendant le trajet, je remarquai que les piétons portaient des fleurs également. Manifestement, tout le monde se rendait au cimetière. Cependant, il régnait

De notre correspondant au Mexique

plutôt une atmosphère joyeuse au point que je me demandai si le Jour des morts était une occasion de réjouissances ou de deuil!

Au cimetière

Quelle foule à l'entrée du cimetière! Les agents de la circulation retenaient les gens avec des cordes en attendant le moment de les laisser traverser la large avenue. D'autres agents étaient postés près des grilles. Je me trouvai enfin à l'intérieur où le premier objet qui attira mon attention était une grande chapelle. Un homme, les bras chargés de fleurs et accompagné de ses enfants, était agenouillé devant cette chapelle probablement en train de demander la bénédiction des fleurs. Dans le parking, près du mur, j'aperçus une ambulance et une petite tente où l'on donnait les premiers secours. Plusieurs chemins sillonnent le cimetière entre les tombes et j'empruntai celui du milieu. A ma gauche, deux religieuses récitaient des prières et distribuaient de petites images d'un « saint » à ceux qui leur faisaient l'aumône.

Plus loin, le chemin s'élargissait en un cercle autour duquel les tombes étaient plus imposantes. On appelle ce cercle la Rotonde des Célébrités. J'étais étonné de voir que Diego Rivera, artiste-peintre mexicain d'une renommée mondiale, est enterré ici et qu'un monument

somptueux a été élevé en son honneur, car Rivera est connu pour avoir été un communiste. Je me suis rappelé cependant que bien que le Mexique soit un pays catholique, le gouvernement ne permet pas à l'Eglise d'avoir voix au chapitre dans l'administration du pays. C'est sans doute pour cette raison que même un communiste peut être considéré comme un héros national.

Autour de moi, les gens étaient occupés à récurer les pierres tombales en marbre ou bien à arracher les mauvaises herbes des tombes plus modestes. En les voyant, je compris pourquoi ils s'étaient munis de seaux et de pelles. Ils devaient aller chercher l'eau assez loin aux robinets installés ça et là. De petits garçons, également munis de seaux, s'offrirent à m'accompagner afin de nettoyer la tombe qu'ils pensaient que j'allais visiter, ou de chercher de l'eau pour les fleurs.

Les sentiers fourmillaient de monde déjà, mais comme je l'ai dit plus haut, peu de gens paraissaient affligés et tous ne portaient pas le deuil. De temps à autre, je voyais un groupe en train de prier à voix basse autour d'une tombe. Je vis également un prêtre accompagner un couple, pauvrement habillé, jusqu'à une tombe qu'il aspergea d'eau « bénite ». Il marmotta ensuite quelques mots en latin — le tout ne demanda pas plus de trente secondes — après quoi, l'homme ouvrit son portefeuille et remit au prêtre un billet de dix pesos. Aussitôt, une dame se présenta et demanda au prêtre de l'accompagner jusqu'à une autre tombe.

Un peu plus loin, le long d'un petit chemin qui serpentait entre les arbres, je vis un rassemblement plus grand et, curieux, je m'approchai. Les gens attendaient devant un caveau renfermant les restes d'un jésuite. Ils descendaient les marches tour à tour puis remontaient, probablement dans l'espoir de recevoir quelque bénédiction spéciale. Certains priaient à genoux autour de la grille en fer forgé qui protège le tombeau.

J'avais déjà parcouru une distance considérable, mais le cimetière s'étendait encore à perte de vue. Je me demandais pourquoi tant de gens s'y rendaient ce jour-là et, pour me renseigner, j'entrai en conversation avec une dame qui attendait près d'une tombe pendant qu'un petit garçon enlevait les mauvaises herbes. « Il faut du temps pour arracher toutes ces mauvaises herbes, n'est-ce pas? » lui dis-je. « En effet! répondit-elle, d'autant plus qu'il y a deux ans que je ne suis plus venue au cimetière. » « Vous habitez peut-être dans une autre région du pays? » poursuivis-je. « Non! répliqua-t-elle, j'habite une petite ville non loin de Mexico mais je mets néanmoins assez longtemps pour venir jusqu'ici. Je suis venue aujourd'hui parce que j'ai peur que ma mère ne se sente oubliée si je ne visite pas sa tombe le Jour des morts. Sait-elle que je viens? Est-elle consciente? Je l'ignore. » Alors, je compris. Tous ces gens pensaient que l'esprit de leurs chers disparus revenait près des tombes le Jour des morts et retirait quelque réconfort de leur visite.

Une véritable foire

En quittant le cimetière par une porte latérale, je vis une scène qui me fit douter que tous les milliers de visiteurs fussent animés du même mobile sincère. Je m'approchai d'un groupe de gens à la droite de l'entrée pour les observer de plus près. Je découvris qu'ils étaient en train d'acheter de la viande grillée qu'ils enveloppaient dans une *tortilla* (sorte de crêpe) et mangeaient avec du *pulque* (une boisson fermentée). Le long du mur du cimetière, on avait dressé des échoppes où il était possible d'acheter toutes sortes d'aliments et de boissons non alcoolisées. Des groupes de piqueniqueurs étaient installés sur l'herbe qui borde la route. Les marchands de ballons annonçaient aux enfants par leur coup de sifflet familier qu'ils leur apportaient quelque chose d'agréable, tandis que les marchands de friandises faisaient de bonnes affaires. Une autre marchande offrait, pour un peso la pièce, des squelettes de carton habillés en troubadour, qui jouaient de la guitare et dansaient quand on tirait sur une ficelle. Aucune tristesse ici! On aurait dit une foire où tout le monde ne songeait qu'à s'amuser. J'en étais choqué car je m'attendais à voir ce jour célébré uniquement par des rites religieux. Selon ce qu'on m'avait raconté, cette bombance près de l'enceinte du cimetière tire son origine de l'ancienne habitude de se réunir pour manger et boire sur les tombes mêmes. Les convives avaient ainsi l'impression d'être les hôtes des morts. Le gouvernement a interdit cette pratique, paraît-il.

Je me frayai un chemin à travers la foule jusqu'à l'arrêt de l'autobus. Je frôlai une petite vieille qui mendiait de l'argent pour le « saint » qu'elle portait dans les bras; les passants déposaient leur obole dans le petit tronc qu'elle leur tendait. Les marbriers en face du cimetière avaient transformé leurs boutiques, pour la circonstance, en débits de boissons et d'aliments, et ils clamaient bruyamment les mérites de leurs marchandises. Une petite fille se tenait juste à l'endroit où les passagers devaient descendre de l'autobus; elle offrait des fleurs à ceux qui ne s'en étaient pas procuré au marché. Une fois le véhicule vide, j'y montai, payai mes vingt *centavos* et m'installai à côté du conducteur. J'avais passé une matinée intéressante quoique fatigante.

Pendant que nous redescendions la colline, je ne pouvais m'empêcher de penser combien les catholiques ailleurs en Amérique du Nord et en Europe seraient étonnés et peut-être scandalisés de voir comment leurs coreligionnaires au Mexique fêtent le Jour des morts. Je pensais aussi à cette dame sincère avec qui je m'étais entretenu près d'une tombe. Elle m'avait écouté avidement quand je lui avais expliqué que la Parole de Dieu nous assure que les morts sont inconscients, qu'ils sont dans l'impossibilité de se sentir oubliés car ils dorment dans la tombe en attendant la résurrection dans le monde nouveau de justice. Dans ce monde nouveau de Jéhovah, on ne verra plus jamais de scènes telles que je venais d'en contempler car la mort ne sera plus, par conséquent, il n'y aura plus de cimetières! — Ecclésiaste 9:10; Jean 5:28, 29; Apocalypse 21:4.

De nouveaux toits plus souvent

Dans les régions rurales de la Martinique, de nombreuses cabanes ont un toit fait de feuilles de canne à sucre. Ces feuilles recouvrent le toit et pendent un peu à la manière d'une tignasse. Autrefois, on devait renouveler ces toits tous les deux ans, mais depuis que l'on a remplacé le fumier par l'engrais chimique dans les plantations de canne à sucre, un toit ne dure pas plus de trois ou quatre mois.

DEPUIS l'origine de l'humanité, la famille dépend étroitement de la religion car elle lui doit son unité, sa stabilité et son caractère sacré. Aussi longtemps qu'Adam et Eve, le premier couple humain, adoraient Dieu et obéissaient à sa loi, ils vivaient dans la paix et trouvaient la vie belle. Mais c'est quand ils désobéirent à la loi divine et se mirent à adorer un faux dieu, qu'ils commencèrent à connaître la crainte. La désunion et la criminalité s'installèrent au sein de leur famille. Les enfants subirent les tristes conséquences de la ligne de conduite peu judicieuse des parents car le fils aîné devint un meurtrier. Il faut en conclure que la vraie religion est une force bienfaisante tandis que la fausse religion exerce une influence funeste; elle divise la famille et n'apporte que la déception.

La vraie religion avait une influence bienfaisante qui unifiait et fortifiait les familles de Noé et d'Abraham ainsi que d'autres familles dont la Bible parle avec approbation. Au sujet de Noé, elle déclare: « Noé était un homme juste et intègre, dans son temps; Noé marchait avec Dieu. » Ce fut grâce à la vraie religion que Noé et sa famille, qui adoraient Jéhovah, restèrent unis et survécurent au déluge. Leur religion fixa le but de leur vie, gouvernait leurs désirs et détermina même le travail qu'ils devaient accomplir. Elle se révélait extrêmement salutaire pour leur vie familiale. — Genèse 6: 9.

Quant à Abraham, Jéhovah déclara: « Car je l'ai choisi, afin qu'il ordonne à ses fils et à sa maison après lui de garder la voie de l'Eternel, en pratiquant la droiture et la justice et qu'ainsi l'Eternel accomplisse en faveur d'Abraham les promesses qu'il lui a faites. » Ce fut grâce au dévouement exclusif d'Abraham à Jéhovah que sa famille resta unie. — Genèse 18: 19.

Dieu est l'Auteur du mariage et le Créateur de la famille. Sans lui, aucune famille ne peut rester longtemps unie. La famille dont la religion est devenue faible tend à se disloquer. La religion constitue une sauvegarde, elle protège la famille dans son unité et chacun de ses membres en particulier.

Ce que la religion enseigne à la famille

Si la vraie religion joue un rôle aussi important dans la vie familiale, c'est parce qu'elle révèle la volonté divine en ce qui concerne les rapports familiaux et aide à accomplir cette volonté. Elle enseigne à l'homme qu'il n'est pas le produit de l'évolution mais une créature intelligente, l'œuvre d'un Dieu parfait en intelligence. C'est pourquoi l'homme est responsable devant Dieu, il doit lui rendre compte de tous ses actes. La Bible enseigne que le Créateur de l'homme créa également la famille; il destinait l'homme à vivre dans une société formée de familles. Puisque le mariage et la vie de famille sont d'origine divine et que leur succès dépend de Dieu, ce sont des institutions sacrées. On ne peut les prendre à la légère, les altérer, ou s'en moquer. Il s'agit de dispositions prises par Jéhovah en vue de perpétuer le genre humain. C'est pour cette raison que celui (ou celle) qui se marie pour le simple plaisir de se marier, manque de bon sens et de jugement. De plus, il profane une institution sacrée. Citons l'exemple de cette jeune fille qui habitait, en 1942, une ville universitaire des Etats-Unis. Un jour, elle fit part à son professeur de son intention de se marier. Il la félicita et lui demanda qui elle allait épouser. Elle répondit: « Je n'en ai pas la moindre idée, mais je ne veux pas être laissée pour compte. Quand les soldats reviendront de la guerre, ils rechercheront des femmes plus jeunes. Je vais tâcher de me trouver un mari tout de suite. » Effectivement, deux mois plus tard, elle était mariée. Un mariage édifié sur un fondement aussi précaire peut-il être durable? La religion aurait enseigné à cette jeune fille à apprécier les valeurs spirituelles; elle l'aurait empêchée de tenir des propos aussi insensés et de prendre un engagement aussi sacré sans y réfléchir mûrement.

La religion est importante également parce qu'elle nous enseigne les rapports qui doivent exister entre mari et femme et entre parents et enfants. La Parole de Dieu, la Bible, définit clairement ces relations familiales. L'apôtre Paul écrivit: « Femmes, soyez soumises à vos maris, comme au Seigneur; car le mari est le chef de la femme, comme le Christ est le chef de l'Eglise, qui est son corps, et dont il est le Sauveur. Or, de même que l'Eglise est soumise à Christ, les femmes aussi doivent l'être à leurs maris en toutes choses. Maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Eglise, et s'est livré lui-même pour elle. (...) C'est ainsi que les maris doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps. Celui qui aime sa femme s'aime lui-même. Car jamais personne n'a haï sa propre chair; mais il la nourrit et en prend soin, comme Christ le fait pour l'Eglise, parce que nous sommes membres de son corps. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule chair. » — Ephésiens 5: 22–31.

Puisque la vraie religion enseigne la Parole de Dieu, elle donne une signification à la vie et apprend à l'homme les règles qui doivent le guider (Colossiens 3: 5–14). Ce n'est qu'à la lumière que Dieu dispense par sa Parole qu'il est possible de comprendre l'homme lui-même. L'esprit de Jéhovah et la foi qu'il nous communique, nous donnent la force de vivre de façon harmonieuse dans l'intimité du cercle familial, selon la volonté de Dieu. La foi chrétienne bien comprise et bien pratiquée constitue le fondement de l'unité, de la stabilité et de la force véritables de la famille.

La vraie religion nous enseigne en outre la nature du véritable amour, comment les sexes se complètent, le rôle de la famille dans l'assemblée chrétienne et dans les rapports existant entre l'homme et son Créateur. Elle nous enseigne les bonnes mœurs, lesquelles à leur tour assurent une conduite saine et une unité étroite entre les membres de la famille La vraie religion, par ses principes moraux, indique clairement comment s'assurer une vie conjugale paisible et bien réglée, comment s'adapter à cette nouvelle existence et comment réa-

liser tous les buts du mariage. La religion dispense les sages conseils indispensables à une vie familiale heureuse. Elle souligne le besoin de propreté, de piété, de soumission, et surtout d'humilité et d'amour. En effet, ce sont ces qualités qui assurent l'entente, l'harmonie et le bonheur dans le mariage, bref son succès, parce que, dit la Parole inspirée de Dieu, « l'amour ne périt jamais ». — I Corinthiens 13: 8, *Sy*.

L'instruction religieuse commence au foyer

La famille est l'instrument choisi par Dieu pour faire connaître la religion aux enfants; ceci est en fait un de ses principaux devoirs. Au foyer, on enseigne la religion en la vivant et on l'apprend en la pratiquant. Dieu décréta que ce serait au foyer que les enfants devraient acquérir leurs premières connaissances religieuses. Moïse déclara aux Israélites: « Ecoute Israël: Jéhovah, notre Dieu, est seul Jéhovah. Tu aimeras Jéhovah, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. Et ces commandements que je te donne aujourd'hui, seront dans ton cœur. Tu les inculqueras à tes enfants, et tu en parleras quand tu seras dans ta maison. » — Deutéronome 6: 4–7, *AC*.

Sans aucun doute le fait que l'instruction religieuse est assumée par des organisations extra-familiales est responsable de l'indifférence à l'égard de la religion qui existe dans bien des foyers et partant, de l'affaiblissement des liens familiaux. Dieu imposa aux parents l'obligation d'enseigner la religion à leurs enfants et ils ne peuvent rejeter cette responsabilité sur autrui. En dehors du foyer, on peut approfondir l'instruction religieuse, mais on ne peut l'inculquer comme les parents doivent le faire. De plus, s'il n'existe pas au sein de la famille une ambiance chrétienne conforme à la doctrine biblique, la religion enseignée par une institution humaine, fût-elle la meilleure, sera inefficace à cause du mauvais exemple au foyer. Une monitrice d'école du dimanche ayant vingt ans d'expérience à son actif, déclara qu'elle était arrivée à « la conclusion très nette qu'il est extrêmement difficile pour le moniteur du dimanche de faire autre chose qu'interpréter l'instruction religieuse donnée au foyer et de lui donner une signification ». Si cette instruction fait défaut au foyer, le catéchisme est voué à un échec certain.

Pour que l'instruction religieuse au foyer soit efficace, les parents doivent donner eux-mêmes le bon exemple. On ne peut nier que les enfants soient très perspicaces, par conséquent, à quoi bon affecter un air de sainteté lorsqu'on prend la Bible en main si on se rend insupportable dès qu'on la dépose? Les enfants auront tôt fait de remarquer l'hypocrisie de parents qui essaient de paraître pieux en public alors qu'à la maison ils ne le sont pas du tout. L'attitude indifférente de tels parents engendrera chez leurs enfants la même indifférence. Ils seront incapables d'estimer les choses sacrées à leur juste valeur; tout ce qui portera un cachet religieux suscitera chez eux des doutes et des soupçons. Par-dessus tout, les parents doivent toujours dire la vérité. Un jour, un petit garçon regardait son père rédiger un sermon. « Papa, demanda-t-il, est-ce Dieu qui te dit ce que tu dois écrire? » « Heu... heu..., bien sûr, mon petit », répondit le père avec quelque hésitation. « Dans ce cas, riposta l'enfant, pourquoi fais-tu tant de ratures? » Sans doute le sermon n'était-il pas aussi inspiré que le père voulait le faire croire!

Dans son ouvrage *Kids Say the Darndest Things!*, Art Linkletter parle d'un petit garçon qui déclara: « Mon papa est un pasteur épiscopalien. » « Et qu'est-ce que ses sermons t'ont appris? » lui demanda-t-on. « Que Jésus ne mentait jamais », répondit l'enfant. « Rien d'autre? » « Oui! qu'il abattit un cerisier. » On lui posa encore cette question: « As-tu l'intention d'être pasteur également? » « Non! riposta le garçonnet, sauf si je suis appelé sous les drapeaux. » « Qu'est-ce qui te met pareille idée en tête? » demanda-t-on encore. « Ben, c'est ce que mon père a fait. » Si de tels enfants grandissent sans beaucoup de respect pour la religion, la faute n'en est pas à celle-ci mais aux parents. Il est indispensable que les parents donnent le bon exemple.

L'enseignement par l'exemple

C'est par l'exemple que les enfants apprennent le mieux. Dans le livre *Love Is No Luxury,* on peut lire à ce propos: « On enseigne la religion en la vivant, et on l'apprend en la pratiquant. Fait curieux, qu'il s'en rende compte ou non, chaque parent donne à son enfant une conception de Dieu. S'il n'adore jamais Dieu, il lui dit en fait: « Dieu ne m'intéresse nullement. » S'il va à l'église de temps à autre, il dit: « Dieu m'intéresse un peu, mais pas beaucoup. » Par leur façon de vivre, les parents construisent pour leurs enfants une petite niche occupée par quelque dieu: la Science, l'Homme, la Tolérance, l'Intelligence ou que sais-je? Dieu ne sera Dieu pour l'enfant que s'il est Dieu pour les parents. Le père qui remercie journellement le Créateur pour les aliments sur la table, enseigne en somme à son enfant: « Dieu est le Donateur de toutes choses, nous dépendons de lui. » Une certaine instruction religieuse directe, voulue et méthodique, est sans doute nécessaire, mais l'enseignement le plus important et le plus efficace est l'enseignement indirect, le résultat inéluctable de notre manière de vivre. »

Celui qui veut inculquer de bons principes chrétiens à ses enfants doit d'abord aimer et pratiquer lui-même de tels principes. La loi divine suivante est inexorable: « Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi. » Il est facile de constater ce qu'un homme sème en observant ses enfants car ils reflètent en grande partie le caractère et la moralité de leurs parents. Il est inutile d'essayer d'inculquer à l'enfant le commandement: « Honore ton père et ta mère », si soi-même on ne le fait pas. A quoi bon lui dire qu'il est mal de voler, de commettre l'adultère, de mentir, de convoiter, etc., si soi-même on commet ces péchés? Indiscutablement, l'exemple est le meilleur enseignement. — Galates 6: 7.

Linkletter parle dans son livre d'un autre jeune garçon qui déclara: « Mon papa est un policier qui arrête des cambrioleurs et des bandits. » Lorsqu'on demanda à cet enfant: « Ta maman n'est-elle pas inquiète quand ton papa s'en va faire un travail aussi dangereux? » il répondit: « Pas du tout! Au contraire, elle en est bien contente car presque toutes les semaines papa rapporte à la maison des bagues, des bracelets et toutes sortes de bijoux. » D'après les propos de l'enfant, son père ne dédaigne pas de grappiller et sa mère en est « bien contente ». Qu'en pense leur fils? L'improbité doit lui sembler chose normale.

On ne peut nier que très peu de parents enseignent la religion à leurs enfants au foyer. De plus, le mauvais exemple qu'ils leur donnent annule souvent le peu de bien inculqué par de tierces personnes. Faut-il donc s'étonner à notre époque de voir augmenter la criminalité et l'immoralité juvéniles? La jeunesse reflète simplement la dépravation de la génération adulte.

L'attitude de la jeune génération à l'égard de la religion ne présage rien de bon quant à son avenir. Lors d'un sondage effectué récemment parmi plusieurs centaines d'étudiants, quatre pour cent seulement déclarèrent attacher la plus grande importance aux valeurs spirituelles dans le mariage. Un tel état de choses signifie évidemment que les parents contemporains ont échoué lamentablement; ils ont manqué d'enseigner à leurs enfants, tant par leurs paroles que par leurs actes, que la religion est indispensable à une vie familiale heureuse. Au dire d'Albert L. Neibacher, ecclésiastique new-yorkais, « si les parents de notre époque ne mettent pas de l'ordre dans leur foyer, le monde de demain connaîtra une indiscipline, un dérèglement et un désarroi plus grands encore que ceux du monde actuel ».

Que faut-il faire?

Probablement, vous avez une Bible chez vous, beaucoup de foyers en possèdent une. Etudiez-la. Ce Livre offre une protection pour l'esprit et le cœur des hommes disposés à l'accepter. Une connaissance exacte de son contenu — car il révèle les pensées du Créateur — nous aidera à renouveler notre intelligence de façon à être agréable à Dieu. Le psalmiste demande: « Comment le jeune homme rendra-t-il pur son sentier? » et il répond: « En se dirigeant d'après ta parole. » (Psaume 119:9). Il est nécessaire de se familiariser avec le contenu de la Bible, d'y croire et de mettre en pratique ses instructions, bref d'en faire le guide de sa vie. Il faut suivre le conseil de l'apôtre Paul à Timothée: « Efforce-toi de te présenter devant Dieu comme un homme éprouvé, un ouvrier qui n'a point à rougir, qui dispense droitement la parole de vérité. » — II Timothée 2:15.

Pareille ligne de conduite est extrêmement salutaire car elle apporte déjà maintenant le contentement et le bonheur. Elle constitue une sauvegarde contre la criminalité et elle sera une protection lors de la tribulation imminente de la bataille d'Harmaguédon. L'application des principes bibliques améliorera votre vie de famille, vous aidera à élever de meilleurs enfants et vous procurera la paix de l'esprit. Plus important que tout le reste, la vraie religion au foyer assure des relations paisibles avec Dieu et la vie à tous ceux qui se conforment à sa Parole.

L'ÉVANGÉLISATION des ÎLES DU PACIFIQUE

DE MEME que Paul et Barnabas évangélisèrent les îles de la Méditerranée au premier siècle de notre ère, de même, en ce vingtième siècle, des prédicateurs chrétiens portent la bonne nouvelle du royaume de Dieu dans les îles du Pacifique. Le rapport suivant provenant d'un de ces prédicateurs qui travaillait dernièrement à Kerema (dans le territoire de Papua, Nouvelle-Guinée) prouve incontestablement que leur évangile est réellement une bonne nouvelle. Nous citons:

« Il est six heures du matin et les indigènes commencent à se lever. Bientôt, quatre d'entre eux viennent prendre avec moi un petit déjeuner de sagou et de noix de coco. Avant de commencer notre journée de prédication, nous traitons ensemble le texte biblique du jour.

» Notre double pirogue est prête, et, en nous aidant d'une perche, nous sortons des broussailles et descendons le ruisseau qui nous conduit au fleuve. Nous traversons ce cours d'eau, qui a environ 1600 mètres de large, puis nous nous engageons dans un des petits affluents de l'autre côté. Les rivages sont bordés de manguiers aux racines traîtresses, et l'eau foisonne de crocodiles dangereux et d'anguilles d'un vert bleuâtre. Un garçon muni d'un arc et de flèches se tient debout à la proue à l'affût de poissons.

» En pagayant, nous scandons le rythme en répétant les livres de la Bible: « Un, Matthieu! deux, Marc! un, Luc! deux, Jean! » et ainsi de suite. Après deux heures de voyage, nous amarrons près d'un chemin dans la forêt et nous nous engageons dans un véritable tunnel dont les parois sont formées d'artocarpes (« arbres à pain »), de sagoutiers et d'autres arbres tropicaux. Bientôt, nous apercevons un village indigène de vingt à trente maisonnettes au toit de chaume et construites sur pilotis. Dès que les habitants nous aperçoivent, un des chefs vient au-devant de nous pour s'informer du but de notre visite.

» Mes compagnons indigènes lui expliquent que nous venons nous entretenir de la Bible avec les villageois, et ils déplient un grand tableau qu'ils montent sur deux bâtons. En moins de rien, une cinquantaine d'hommes, de femmes et d'enfants s'asseyent par terre prêts à nous écouter. Les hommes plus âgés surtout écoutent l'interprète avec une attention soutenue, et ils montrent, en opinant du bonnet, qu'ils approuvent ce qu'ils entendent. Après le discours d'une heure, nous invitons l'auditoire à poser des questions et la première est celle-ci: « Qu'advient-il de nous quand nous mourons? » Trop tôt, le moment arrive de prendre congé. Il nous reste à serrer la main à tout le monde et à promettre de revenir. C'est la première fois que ces humbles gens entendent parler de l'évangile du Royaume et ils sont avides d'en connaître plus long.

» Nous suivons le petit chemin à travers la forêt et une demi-heure plus tard, nous arrivons à un autre village. Cette fois-ci, je laisse à deux de mes compagnons le soin de prononcer une grande partie du discours à l'aide du tableau. Vers la fin de l'allocution, un des auditeurs se lève doucement et grimpe au sommet d'un cocotier. Pendant la période de questions et de réponses après le discours, cet homme me tend une noix de coco percée d'un trou. Quelle boisson rafraîchissante! Dans ce village aussi, les indigènes sont ravis du message et nous demandent avec instance de revenir. La nuit approche, et nous devons attendre le lendemain matin avant de nous rendre aux cinq autres villages situés le long de ce sentier.

» Sur le chemin de retour, on me présente un homme qui cherchait justement les témoins de Jéhovah. Il avait entendu dire que des témoins européens visitaient les villages indigènes, dormaient dans les foyers et s'asseyaient même par terre pour manger avec les villageois. De telles personnes doivent avoir la vraie religion, s'est-il dit, aussi se mit-il en route pour les rechercher. Nous invitons cet homme de bonne volonté qui habite à une cinquantaine de kilomètres plus loin, à retourner avec nous et à écouter un discours public. Celui-ci le remplit de joie. Nous nous entretenons avec lui jusque bien tard dans la nuit et le lendemain matin il est debout très tôt pour lire *La Tour de Garde* en motu. Il retourne à son village bien chargé de publications bibliques et réjoui d'avoir trouvé la vérité de la Parole de Dieu. Lui aussi se fait l'écho de la prière des Macédoniens: « Viens à notre secours. »

» Pendant près de deux semaines, quatre ou cinq témoins de Jéhovah indigènes se joignent à moi chaque jour pour étudier et prêcher la Parole de Dieu. Finalement, le dernier matin de notre association bénie arrive et, la tête inclinée, nous remercions Jéhovah pour toutes ses bénédictions. Dans une pluie torrentielle, nous faisons à pied les cinq ou six kilomètres nous séparant du fleuve que nous traversons en pirogue jusqu'à la colonie européenne sur la rive opposée. Quand mon avion décolle, je regarde en bas et je vois mes cinq compagnons indigènes debout dans leur pirogue agitant la main en signe d'adieu. L'émotion me serre la gorge et fait monter quelques larmes à mes yeux. Silencieusement, je remercie Jéhovah de m'avoir donné de tels frères et je prie qu'il les fortifie dans leur tâche immense: la prédication de la bonne nouvelle du Royaume aux nombreux indigènes des hautes terres des îles du Pacifique. »

LA VIE DANS LES CAMPS DE «CHICLEROS»

DE NOTRE CORRESPONDANT AU GUATEMALA

SAVEZ-VOUS d'où vient la matière première qui sert à fabriquer la pâte masticatoire? Pendant six mois de l'année (de septembre à février) dans les lointaines jungles du Peten, au Guatemala, des ouvriers travaillent dur pour fournir aux fabricants américains le chiclé nécessaire à la production du *chewing-gum*, cette pâte de consommation internationale. C'est surtout dans cette région que pousse le sapotillier, l'arbre dont on obtient le chiclé. Comme cet arbre croît dans toute la péninsule du Yucatan, le Mexique prend part également à la récolte de cette substance.

Au Guatemala, on commença à commercialiser l'industrie du chiclé il y a environ quarante ans. Depuis peu, le gouvernement guatémalien exerce un contrôle sur cette industrie. Il créa à cette fin l'organisme connu sous le nom d'*InFop*, qui s'occupe à présent de l'exploitation de nombreuses autres ressources et industries nationales. Le rôle de l'*InFop* est de faire des prêts aux exploitants qui s'engagent à livrer à cet organisme une quantité donnée de chiclé.

La première tâche de l'exploitant est de recruter ses travailleurs ou *chicleros*. Chaque *chiclero* est censé récolter de 450 à 700 kilos de chiclé pendant la saison, aussi, l'exploitant embauche-t-il le nombre de travailleurs nécessaire pour fournir la quantité qu'il a promis de livrer. La législation gouvernant cette industrie stipule que l'exploitant doit avancer aux *chicleros* une somme déterminée, mais parfois, pour attirer de bons ouvriers, il leur offre davantage. Quelquefois, les ouvriers moins experts reçoivent une somme inférieure à celle qui est prévue par la loi.

Sans doute, cette disposition permettant au travailleur de toucher une bonne partie de son salaire avant de commencer à travailler, est-elle particulière à cette industrie. En outre, l'exploitant doit pourvoir aux besoins du *chiclero* pendant son séjour dans la jungle en faisant venir de la capitale de la nourriture, des vêtements et des médicaments. L'argent avancé aux *chicleros* est un peu comme le prêt fait par l'*InFop* aux exploitants. Ces derniers ouvrent un compte à chaque travailleur et lui en remettent un relevé une fois par mois quand il apporte le chiclé qu'il a récolté. Puisque l'exploitant s'engage également à verser une allocation à la famille du *chiclero*, restée au foyer, il arrive qu'à la fin de la saison, celui-ci doive de l'argent à son employeur. Aux termes de la législation, ce dernier n'a pas le droit d'encaisser cette dette.

Dans la jungle

Chaque année, au début de la saison de la récolte, quatre mille travailleurs se mettent en route vers la jungle. Seulement un millier de ces hommes habitent le département de Peten. Bien que ce département représente environ un tiers de la superficie totale du pays, sa population est très clairsemée car ses 15 000 habitants (ou un peu plus) ne constituent qu'un deux-centième de la population. C'est pourquoi, la plupart des *chicleros* viennent d'autres régions du pays.

Au début de la récolte, les travailleurs commencent à converger sur Flores, la capitale du Peten construite sur une petite île. Puisque aucune route ne mène à Flores, tous les travailleurs s'y rendent en avion. Cette ville, qui est, dit-on, l'île de l'hémisphère occidental habitée depuis le plus longtemps, offre un spectacle peu commun au visiteur qui la voit pour la première fois. Ses habitations, serrées l'une contre l'autre, recouvrent l'unique colline qui émerge de la lagune et qui forme l'îlot.

A Flores, le chef d'équipe des *chicleros* (désigné par l'exploitant) rassemble ses hommes et le ravitaillement. Ils chargent celui-ci sur des mulets et se mettent en route afin de rechercher dans la jungle un endroit propice pour installer leur camp. Un camp comprend dix ou vingt travailleurs, et le nombre de camps qu'établit un exploitant dépend de l'importance de son contrat. Le chef d'équipe recherche un emplacement à proximité de l'eau et, évidemment, où les sapotilliers abondent. On établit ces camps jusqu'à cent kilomètres de la piste d'atterrissage où les avions viennent enlever le chiclé pour le transporter jusqu'à la ville de Guatemala. Une fois l'emplacement choisi, les *chicleros* se mettent à l'œuvre. Chaque homme se construit un *champa* ou abri, qui consiste en quatre perches soutenant un toit en feuilles de palmier (parfois deux hommes travaillent ensemble et partagent un *champa*). L'équipe construit un *champa* supplémentaire pour emmagasiner le ravitaillement. Le *champa* devient le foyer provisoire du *chiclero*; il y dort à même le sol ou sur une natte. Il ne faut que deux ou trois jours pour établir le camp. Quelquefois, l'équipe a la chance de trouver un camp abandonné par des travailleurs des années précédentes et dont les *champas* sont encore en bon état.

La récolte

Maintenant, le travail commence sérieusement pour les *chicleros*. Ils se lèvent à cinq ou six heures du matin, déjeunent et se mettent en route avant le lever du soleil. Généralement, l'exploitant embauche également une cuisinière qui prépare le petit déjeuner et le souper des travailleurs ainsi que le casse-croûte qu'ils emportent pour midi. Chaque *chiclero* travaille seul, n'utilisant comme outils qu'une machette, une corde et des crampons. Il choisit un arbre et, en commençant par le bas, taille des rigoles dans l'écorce pour amorcer la « saignée ». A l'aide des crampons fixés aux pieds et de la corde entourant sa taille et le tronc de l'arbre, il grimpe jusqu'aux branches les plus élevées. Les rigoles sont creusées de manière à diriger le latex dans un sac de grosse toile au pied de l'arbre.

Le *chiclero* s'efforce d'entailler de la sorte dix ou douze arbres par jour. Un arbre ne produit du latex que tous les quatre à sept ans. Après avoir été entaillé, le sapotillier commence à saigner et avant le lendemain

matin, il y a deux ou trois kilos de latex dans le sac en toile. En quelques heures, l'arbre a donné tout son latex; il est alors inutilisable pendant plusieurs années. Cependant, ces entailles pratiquées dans l'écorce ne nuisent pas au sapotillier; elles se cicatrisent et après quelques années, l'arbre peut être saigné de nouveau.

Chaque jour, le *chiclero* visite les arbres entaillés la veille pour ramasser sa récolte, ensuite, il recherche d'autres arbres à saigner. A mesure que les jours passent, il s'éloigne de plus en plus du camp et finalement il devient nécessaire de déplacer celui-ci. Parfois, en recherchant de nouveaux arbres à saigner, l'équipe déplace son camp plusieurs fois pendant la saison.

Le *chiclero* ne perd jamais sa piste et ne porte pas de boussole. De plus, il n'emprunte pas la même piste deux jours de suite puisqu'il est toujours à la recherche de nouveaux arbres à saigner. Entre eux, ces hommes ont l'habitude de dire: « Le *chiclero* ne se perd jamais. » Même s'il doit passer la nuit dans la jungle et ne peut retourner au camp avant le lendemain matin, le *chiclero* n'avouera jamais qu'il s'est égaré.

La vie dans la jungle n'est pas sans danger. It faut toujours compter avec les bêtes sauvages, surtout les serpents. Généralement, les camps sont pourvus de quelques fusils afin que les hommes puissent aller à la chasse. Dans des lieux aussi reculés, la chair du sanglier ou du cerf est un régal; certains *chicleros* se sont même habitués à manger du singe et du tigre.

Selon les conventions de la jungle, l'étranger passant près d'un camp peut y entrer et manger ce qu'il trouve. Le vol est pour ainsi dire inconnu, bien que de nombreux camps soient complètement abandonnés pendant la journée. Si le *chiclero* trouve un sac rempli de chiclé au pied d'un arbre qu'il n'a pas entaillé lui-même, il n'y touchera pas.

La préparation du latex

Les travailleurs passent le dimanche au camp à réduire le latex en gomme (les deux ou trois kilos récoltés de chaque arbre donnent un kilo et demi à deux kilos de gomme). Le *chiclero* emmagasine la récolte de chaque jour dans un grand sac de toile qu'il laisse au camp. Le dimanche, on allume deux feux sur lesquels les hommes, chacun à son tour, font bouillir dans des marmites de fer fournies par leur employeur, le latex qu'ils ont accumulé. Après environ trois heures d'ébullition, on verse le liquide dans un moule; quelques minutes plus tard, il commence à se solidifier. Le pain de gomme, appelé une *marqueta*, pèse environ onze kilos.

Probablement, une fois ou deux au cours de son séjour dans la jungle, le *chiclero* retournera à une des pistes d'atterrissage où les avions viennent enlever les *marquetas*. Là, il peut satisfaire sa soif du rhum bon marché que produit ce pays. Bon nombre de *chicleros*, de retour à Flores à la fin de la saison, dépensent l'argent qui leur est encore dû, à boire de l'alcool et à « s'amuser » et ils rentrent chez eux aussi pauvres que lorsqu'ils partirent.

Toutefois, tous les ouvriers n'agissent pas de la sorte car certains ont mis à profit les heures de solitude passées dans la jungle. Les *chicleros* connaissent bien l'œuvre de prédication des témoins de Jéhovah, et plus d'un Guatémalien a entendu la bonne nouvelle du Royaume pour la première fois pendant qu'il travaillait dans le Peten. Le culte des témoins de Jéhovah est la principale religion dans un certain village à proximité d'une des pistes d'atterrissage. Ces témoins ont déjà montré les films de la Watch Tower Society sur la piste; leur Salle du Royaume est un des plus beaux édifices du village.

POURQUOI se produit-il tant d'accidents de la circulation? Les agents de la police routière sont unanimes à affirmer que la négligence et l'ignorance en sont les causes principales.

Il est vrai que si l'on voit parfois des accidents qui sont le fait d'un caprice du hasard, il s'agit là d'une minorité. En fait, quatre-vingts pour cent environ des victimes de la route sont tuées ou blessées à cause d'erreurs tragiques commises par les conducteurs. Le nombre d'accidents dus à une défaillance mécanique est relativement insignifiant.

L'homme et l'automobile peuvent former une combinaison très efficace mais aussi très meurtrière, — cela dépend surtout du conducteur. Pour qu'elle soit efficace, celui-ci doit posséder le sens des responsabilités et savoir bien conduire. La mort rôde sur la route comme en témoigne l'exemple suivant: dernièrement, une voiture occupée par six jeunes gens, revenant d'une partie de base-ball organisée par le patronage de l'église, franchit la ligne blanche au milieu de la route pour doubler un autre véhicule. Elle ne put dépasser celui-ci à temps et heurta de front un camion à remorque venant en sens inverse. Quatre jeunes hommes et une jeune fille furent tués sur le coup et le sixième passager grièvement blessé. Le véhicule n'était pas à incriminer, mais bien le conducteur. Il manquait de jugement.

Ce genre d'accident, provoqué par l'imprudence, se produit des milliers de fois chaque année. C'est pourquoi, bien que l'on ne cesse d'améliorer les routes et de multiplier les dispositifs de sécurité dans les voitures, le taux d'accidents continue à monter. Les Etats-Unis, la nation la plus soucieuse de sécurité routière, enregistrent un mort sur la route toutes les quinze minutes. L'horrible bilan pour 1958 était de 38 500 morts! Plus de vies humaines que ne coûta aux Etats-Unis la guerre de Corée! Quant aux perspectives des prochaines années, Henry J. Hoeffer, sous-directeur du Conseil américain de la Sécurité routière, a prédit que d'ici 1966, au moins 50 000 personnes perdront la vie chaque an-

née dans des accidents de la circulation si l'on ne prend pas des mesures efficaces pour éviter ces hécatombes de la route. Le nombre de blessés s'élève déjà à quelque 1 350 000 (et pourrait bien passer bientôt à 2 000 000), tandis que les pertes en biens se chiffrent à $ 7 000 000 000. Aux Etats-Unis, entre le 1er janvier 1925 et le 1er janvier 1958, environ 1 081 600 personnes trouvèrent la mort dans un accident de la circulation. Les statistiques révèlent que les automobiles particulières sont impliquées dans 75 pour cent des accidents mortels et dans 80 pour cent des accidents non mortels. On parle beaucoup dans les journaux de la sécurité routière, mais la mort et la destruction continuent à être l'objet des manchettes.

Aucun conducteur sain d'esprit ne songe à foncer de propos délibéré à 110 kilomètres à l'heure sur un arbre ou un pont. Et pourtant, on relève de nombreux accidents de ce genre. Un rapport récent contient cet exemple typique: « Près de Denver (Colorado) six adolescents roulaient à du 140 à l'heure quand leur voiture se jeta sur un poteau. Il n'y eut aucun survivant. » A une telle vitesse, tout peut arriver, et le conducteur est pratiquement impuissant à éviter le pire. Peu de conducteurs pourtant qui d'épassent la vitesse maxima, se considèrent comme imprudents. « Cela ne m'arrivera jamais », se disent-ils, mais les milliers de décès sur la route chaque année prouvent que cela peut arriver à tout le monde, et souvent au moment où l'on s'y attend le moins. C'est une erreur de penser que les nouveaux dispositifs de sécurité protègent l'automobiliste d'un accident; mieux vaut ne pas s'y fier! Une autre erreur consiste à croire qu'une route large et droite est sans danger. Certains des pires accidents dus à un excès de vitesse, se produisent sur les meilleures autoroutes. Il ne faut pas essayer d'incriminer les vieilles guimbardes non plus. Un agent de la police routière américaine déclara: « Nous constatons que dans la plupart des accidents, les voitures impliquées sont d'un modèle récent. »

Les causes des accidents

Quelles sont donc les principales causes d'accidents? Comment les éviter? Bien qu'il soit impossible de prédire quand les accidents auront lieu, il est utile de connaître les circonstances dans lesquelles ils se produisent le plus souvent. Qui prévoit peut prévenir!

Les accidents surviennent principalement: lorsqu'on s'éloigne du trottoir, lorsqu'on traverse un carrefour ouvert ou une route prioritaire marquée par un « Stop », et lorsqu'on suit un autre véhicule. Examinons plus en détail ces causes de danger afin d'éviter, autant que possible, les accidents.

Voyons ce que fait M. Dupont, par exemple. Avant de monter dans sa voiture, il regarde soigneusement derrière lui pour s'assurer qu'aucun véhicule ne descend la rue, puis il ouvre la portière, se glisse sur le siège du conducteur, met le moteur en marche et s'éloigne du trottoir sans jeter un dernier coup d'œil pour voir si les circonstances sont toujours les mêmes. Son erreur funeste, c'est de supposer qu'elles le sont. Il oublie qu'une automobile roulant à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure, franchit une distance de vingt-cinq mètres par seconde. Dans les huit à quinze secondes qu'il faut à Dupont pour monter dans sa voiture et la mettre en marche, un autre véhicule, qui lui était invisible, a eu largement le temps de surgir et de le prendre en écharpe.

Beaucoup de conducteurs jettent un coup d'œil en arrière tout en s'éloignant du bord de la route. La seule différence entre eux et M. Dupont, c'est qu'ils sont témoins de la collision, tandis que Dupont est pris à l'improviste. Dans les deux cas, le résultat est identique. Pour chaque accident provoqué de cette manière, il y en a au moins mille évités de justesse. Par conséquent, avant de mettre votre voiture en marche, regardez derrière vous. Une fois que vous êtes en mouvement, un coup d'œil en arrière ne sert pas à grand-chose. De même, un coup d'œil dans le rétroviseur ne servira qu'à vous donner un sentiment de fausse sécurité.

Lorsqu'on traverse un carrefour ou que l'on approche d'une route prioritaire marquée par un « Stop », il vaut mieux agir comme si l'instant était critique et prendre la résolution de s'arrêter. Si, lorsqu'on arrive au carrefour, aucun autre véhicule n'est en vue, il est toujours temps de changer d'avis. Toutefois, on perd un temps précieux qui pourrait éviter un accident lorsqu'on décide de s'arrêter seulement quand surgit l'incident imprévu. C'est avant d'arriver au carrefour que cette décision doit être prise et non après. Quand on approche d'une route prioritaire, il est indispensable de marquer l'arrêt complet. Le conducteur qui traverse une telle route sans arrêter ne vivra pas longtemps.

Suivre de près un autre véhicule roulant très vite est le comble de l'imprudence. Même si les réflexes du conducteur sont bons, il est à la merci de l'impulsion de sa voiture. Supposons qu'il suit à une distance de douze mètres un camion roulant à cinquante kilomètres à l'heure, pourrait-il s'arrêter à temps pour éviter un accident si le conducteur du camion devait stopper brusquement? Quelles que soient son habileté et son expérience, il lui serait impossible d'arrêter sur une distance de douze mètres car il faut à un véhicule roulant à cinquante kilomètres à l'heure, un minimum de vingt-quatre mètres pour stopper. De nombreux conducteurs ne se rendent pas compte qu'à cause de la force d'impulsion de leur voiture, il leur faut pour s'arrêter net, une distance bien plus grande que celle qu'ils prévoient. Souvent, des automobilistes vont s'écraser sur l'arrière de la voiture qui les précède parce qu'ils ont mal jugé la distance nécessaire pour s'arrêter ou parce qu'ils n'ont pas braqué à gauche à temps. Pour la même raison, certains conducteurs, entrant dans une station d'essence, ont tamponné des voitures en stationnement, tandis que d'autres ont écrasé des piétons. Laissez une bonne distance entre votre voiture et celle qui vous précède; vous ne le regretterez pas en cas d'imprévu.

En outre, l'automobiliste qui suit de trop près un autre véhicule, risque de succomber aux gaz d'échappement de ce dernier. Ceci est surtout vrai pour le conducteur d'une voiture climatisée. L'appareil de climatisation force l'air ambiant à l'intérieur de la voiture, et si celle-ci suit de trop près une autre automobile, il aspire forcément de grandes quantités d'oxyde de carbone, gaz incolore, sans odeur et sans goût. Une bonne dose de ce gaz provoque des vertiges, de la somnolence ou même une défaillance. Par conséquent, la prudence exige qu'on laisse au moins trente mètres entre sa voiture et celle qui précède.

La vitesse: le plus grand assassin

Les statistiques des accidents de la circulation révèlent qu'il y a six fois plus d'accidents à des vitesses de l'ordre de cinquante-cinq kilomètres à l'heure qu'à cent kilomètres à l'heure. Dans son numéro du 16 mars 1959, *Newsweek* déclare que « sous le rapport de la sécurité, il semble que c'est en roulant à cent kilomètres à l'heure

que le conducteur est le mieux à même d'éviter les accidents ». Toutefois, il ne faut pas oublier que lorsque l'automobiliste qui roule très vite heurte un obstacle, il a moins de chances de s'en tirer indemne. « Il y a deux fois plus de tués et de blessés dans les accidents se produisant à cent kilomètres à l'heure que dans ceux qui se produisent à cinquante-cinq kilomètres à l'heure », lisons-nous.

La vitesse est le plus grand assassin, et le conducteur impatient et agressif qui veut toujours arriver le premier représente le plus grand danger sur la route. Les gens « pressés » courent des risques insensés. Ils sont impatients de passer et peu disposés à arrêter quand il le faut. Ils brûlent les feux, ne pouvant attendre que ceux-ci passent au vert, et se frayent un chemin à travers les encombrements, jugeant souvent mal les distances. Arrivés à destination, ils sont à bout de nerfs et doivent se coucher ou s'asseoir pour récupérer des forces. Pourquoi une telle hâte quand elle n'est nullement nécessaire? Pourquoi les automobilistes ne peuvent-ils être aussi courtois les uns envers les autres qu'ils le sont envers les agents de la police routière? Il serait si agréable de voyager si les usagers de la route faisaient preuve de quelques égards. Sur une route dégagée, pas même un conducteur sur mille ne songerait à dépasser un agent motorisé roulant à la vitesse permise. Les voitures s'alignent sur des kilomètres plutôt que de passer. Mais que l'agent s'avise de quitter la route, et c'est la débandade! La file tout entière accélère l'allure et les voitures de se mettre à zigzaguer et à se faufiler pour avoir la première place.

Conduire à une vitesse de 135 à 145 kilomètres à l'heure est non seulement épuisant pour les nerfs, mais c'est jouer avec sa vie. Il existe certes d'excellentes autoroutes, mais les pires accidents dus à un excès de vitesse se produisent sur ces routes. Les nouvelles voitures sont si puissantes et d'une marche si douce, qu'avant de s'en rendre compte, le conducteur est en train de rouler à une vitesse dangereuse. Seul un conducteur chevronné est capable d'accroître sa vitesse de 30 à 80 kilomètres à l'heure, puis de 80 à 110 kilomètres sans accroître en même temps les risques d'accident. Si vous êtes habitué à conduire à 70 kilomètres à l'heure, ne roulez pas plus vite parce que vous vous trouvez sur une bonne route dégagée, sinon vous vous attirerez immanquablement des ennuis. Apprenez à augmenter votre vitesse progressivement afin de vous familiariser avec les réactions de votre voiture aux grandes vitesses. Il faut à une automobile qui roule à cinquante kilomètres à l'heure, de 25 à 30 mètres pour arrêter, tandis qu'à celle qui fait du cent à l'heure, il faut de 77 à 91 mètres pour stopper, — à condition que la voiture et les réflexes du conducteur soient en excellent état!

Le jour est moitié moins dangereux que la nuit pour voyager en automobile. Le moment le plus dangereux est situé entre seize et vingt heures. La lumière aveuglante du soleil bas et les conducteurs fatigués, pressés de rentrer, font de ces heures une période critique où se produisent le plus grand nombre d'accidents. Un des moments les plus dangereux pour l'automobiliste se situe après minuit un jour férié (en semaine), et le moment le plus dangereux de tous, entre deux et quatre heures du matin la nuit de Noël.

Le plus grand danger, la nuit, est la vitesse. Les objets sombres dont la surface ne réfléchit pas la lumière restent invisibles pour l'automobiliste jusqu'à ce qu'il soit souvent trop tard pour les éviter. On demanda un jour au pilote d'essai d'une marque connue d'automobiles, ce qu'il considérait comme la vitesse la moins dangereuse la nuit. Il répondit qu'à son avis, pendant la nuit, le mieux est de s'en tenir à cinquante kilomètres à l'heure, pourvu, bien entendu, que l'on ne se trouve pas dans un quartier d'affaires et que le règlement local autorise une telle vitesse. Il ajouta que même à cette vitesse, le conducteur doit être extrêmement prudent car la nuit, les réflexes sont plus lents et le champ visuel est réduit à quelques mètres. De plus, la plupart des conducteurs sont fatigués et un grand nombre ont bu un ou deux petits verres. Aux Etats-Unis, l'excès de vitesse est responsable, pour une grande part, de 38 pour cent des accidents mortels, et l'ivresse de 30 pour cent. Ne vous mettez pas au volant si vous avez bu ou si vous avez sommeil. N'oubliez pas que de précieuses vies humaines sont en jeu. Dieu vous demandera compte de celles que vous détruisez.

Quelques conseils utiles

Lorsque vous conduisez la nuit, il ne faut jamais, ne fût-ce qu'un instant, regarder les phares des voitures que vous croisez. Pour ne pas être ébloui, maintenez fermement vos yeux à droite. De votre côté, baissez toujours vos phares afin de ne pas gêner les véhicules venant en sens inverse. Assurez-vous que votre pare-brise est propre; un pare-brise sale, taché de graisse, a été la cause de plus d'un accident. La nuit comme le jour, gardez les deux mains sur le volant. Conter fleurette pendant que l'on conduit, c'est se préparer des ennuis. Allumer une cigarette la nuit est également dangereux car la lumière de l'allumette près des yeux trouble la vue. Il est désastreux de détourner les yeux de la route la nuit, ne fût-ce que quelques secondes. Si vous avez une mauvaise vue ou une affection cardiaque, ne conduisez sous aucun prétexte. Contentez-vous d'être un passager.

Faites vérifier régulièrement vos freins et vos pneus. Ayez-en soin comme si votre vie en dépendait, car en fait, elle en dépend souvent. Il est toujours dangereux de doubler sur une route à trois bandes de roulement. Surtout n'essayez pas de doubler sur une telle route la nuit, à moins de bien la connaître et d'être certain qu'elle est tout à fait dégagée. Ne discutez jamais avec un autre occupant de la voiture pendant que vous êtes au volant, car une discussion risque d'influencer votre jugement. Ne vous mirez jamais dans le rétroviseur pendant que vous conduisez, une telle imprudence équivaut au suicide. Beaucoup de conducteurs — ainsi que leurs passagers — se sont retrouvés à l'hôpital pour avoir fait la guerre à une abeille ou à une guêpe pendant qu'ils roulaient à une bonne vitesse. Mieux vaut arrêter la voiture pour chasser l'insecte. On est souvent tenté de doubler à droite, mais c'est là une autre habitude qui remplit les hôpitaux. Voir dans le compteur de vitesse un ornement plutôt qu'un dispositif de sécurité, c'est braver la mort.

Et maintenant, c'est le moment propice d'examiner votre façon de conduire. Surtout, perdez l'habitude d'être toujours pressé car cela fait beaucoup plus de tort que de bien. Vous avez largement le temps de faire attention à toutes les indications de la signalisation routière. Si elles sont là, c'est parce que certains endroits sont particulièrement dangereux. Respectez donc le code de la route et la signalisation et n'oubliez pas que prudence est mère de sûreté!

Combien ont été rachetés?

L'UNE des vérités fondamentales de la Bible est celle consignée dans la première lettre de Paul à Timothée (2: 3-6) qui dit: « Cela est bon et agréable devant Dieu notre Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. Car il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous. C'est là le témoignage rendu en son propre temps. »

Ce passage dit-il que tous les hommes, peu importent leurs désirs, leurs actes ou leur volonté, seront finalement sauvés? Puisque la Bible déclare que Jésus-Christ « s'est donné lui-même en rançon pour tous », veut-elle dire par là que les hommes iniques et le Diable lui-même bénéficieront du sacrifice rédempteur du Christ?

On ne peut nier que certains membres de la race humaine issue du premier homme Adam, sont volontairement iniques. De telles personnes sont tout à fait satisfaites de leur manière de vivre corrompue. Elles ne désirent nullement la changer. Elles se complaisent dans leur iniquité. Bénéficieront-elles de la rançon? Seront-elles sauvées par elle? Ou, pour être sauvé, doit-on d'abord remplir les conditions requises par Dieu pour profiter de la rédemption? L'apôtre Pierre écrivit: « Le Seigneur ne tarde pas dans l'accomplissement de la promesse, comme quelques-uns le croient; mais il use de patience envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais voulant que tous arrivent à la repentance. » Le repentir est indispensable au salut. Il met quelqu'un dans une position favorable où le prix rédempteur peut être appliqué en sa faveur. Celui qui ne se repent pas ne peut être racheté. Ainsi, nous apprenons que certaines conditions doivent être remplies avant qu'on puisse bénéficier de la rançon, et que le pécheur qui ne se repent pas demeure dans ses péchés. Et « le salaire du péché, c'est la mort ».— II Pierre 3: 9; Romains 6: 23.

Que doit-on faire pour être racheté? En tout premier lieu, il faut changer de conduite. On doit revenir de sa mauvaise voie, convertir son cœur et son esprit et faire la volonté de Dieu. Si l'on refuse d'apporter de changement, on reste dans ses péchés. La Bible dit à ce sujet: « Je suis vivant, dit Jéhovah: je ne prends point plaisir à la mort du pécheur, mais à ce que le méchant se détourne de sa voie et qu'il vive. Revenez, revenez de vos mauvaises voies! Et pourquoi mourriez-vous? » — Ezéchiel 33: 11, *AC*.

Il faut réellement se détourner du mal car cette conversion est une question de vie ou de mort. Puisque Jéhovah la prend très au sérieux, nous devrions le faire aussi. C'est à nous de choisir. Jéhovah déclare: « Et lors même que j'aurai dit au méchant: Tu mourras! s'il se détourne de son péché et fait ce qui est juste et droit: si ce méchant rend le gage, s'il restitue ce qu'il a ravi, s'il suit les préceptes qui donnent la vie, sans faire aucun mal, certainement il vivra; on ne se rappellera plus aucun des péchés qu'il a commis; il a fait ce qui est droit et juste; il vivra. » Une telle personne vivra parce qu'elle s'est mise sous le couvert du prix rédempteur qui a été payé pour le salut des hommes. Au sens spirituel, elle vit aux yeux de Jéhovah, et sous le règne du royaume de Dieu, elle recevra la vie dans toute sa plénitude — la vie éternelle. — Ezéchiel 33: 14–16, *AC*.

Puisqu'une personne peut se mettre sous le couvert de la rédemption, il va de soi qu'elle peut aussi s'éliminer de cet arrangement. Comment cela? La Bible répond: « Quand un juste se détourne de sa justice et fait le mal, il meurt à cause de cela; et quand un méchant se détourne de sa méchanceté et fait ce qui est droit et juste, à cause de cela il vit. » Par conséquent, notre manière de vivre et notre appréciation de la bonté de Jéhovah déterminent si oui ou non nous bénéficierons de la rédemption. Si nous agissons exprès à l'encontre des commandements de Jéhovah, nous nous éliminons de l'arrangement précieux et vivifiant qu'est le rachat. — Ezéchiel 33: 18, 19, *AC*.

Quand la Bible dit que Jésus s'est donné lui-même en rançon « pour tous », elle parle de ceux qui parviennent à connaître Dieu et le Christ et qui vivent selon les principes justes. Tous les autres restent en dehors de cette disposition rédemptrice. Jésus déclara que Dieu lui avait donné pouvoir sur toute chair pour lui permettre d'accorder la vie éternelle à tous ceux que son Père lui avait donnés. Il ajouta: « Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » Au moment où Jésus prononça ces paroles, en priant Dieu, ce dernier ne lui avait donné qu'un petit reste de disciples fidèles. Jésus avait l'intention de leur donner la vie éternelle ainsi qu'à tous les autres que son Père lui donnerait par la suite. Selon cette prière, les personnes qui refusent de connaître Jéhovah et son Fils Jésus-Christ, ne recevront pas la vie éternelle. — Jean 17: 3.

Beaucoup de personnes auxquelles on présente les vérités bibliques, rejettent le moyen que Dieu a fourni qui leur permettrait de recevoir la vie éternelle. Faut-il penser qu'Adam profitera de la rédemption? Si tel était le cas, cela signifierait que la sentence prononcée contre lui en Eden n'était pas tout à fait juste. Or, le Psaume 89: 15 affirme: « La justice et l'équité sont la base de ton trône. » Si Dieu accordait à tous les descendants d'Adam de bénéficier de la rançon, malgré le fait que beaucoup d'entre eux la rejettent, il serait en contradiction avec son dessein tel que celui-ci est révélé dans la Bible. Selon Matthieu 20: 28, Jésus est venu pour « donner sa vie comme la rançon de plusieurs », non pour sauver tout le monde. « Plusieurs » désigne ceux qui lui sont obéissants, car Paul écrivit que Jésus « est devenu pour tous ceux qui lui obéissent l'auteur d'un salut éternel ». — Hebreux 5: 9.

Le même apôtre a dit dans I Corinthiens 6: 19, 20: « Ne savez-vous pas que (...) vous ne vous appartenez point à vous-mêmes? Car vous avez été rachetés à un grand prix. » L'apôtre Pierre ajoute que nous avons été rachetés « par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache ». Certaines personnes interprètent mal ce passage, prétendant que la rédemption englobe non seulement les chrétiens mais

tous les membres de la famille humaine. Mais tel n'est pas le cas. Personne n'est racheté contre sa volonté. La rédemption est uniquement pour ceux qui désirent en bénéficier, et il faut qu'ils se vouent à Dieu et qu'ils deviennent des disciples de Jésus-Christ. — I Pierre 1: 19.

Les conditions à remplir pour profiter de la rançon sont les mêmes pour tous. Les méchants ne sont pas rachetés pour la bonne raison qu'ils ne sont pas consentants. Satan et ses démons ne sont pas rachetés non plus, puisque la rançon a été payée pour les hommes et non pour les anges. Certains qui ont consenti à être rachetés reprennent leur ancienne manière de vivre. Ce faisant, ils rejettent le prix de rachat. Ils ne seront jamais plus rachetés. Ils vont vers la destruction. — Hébreux 10: 26, 27.

Le dessein de Dieu, dans sa bonté, est de racheter toutes sortes d'hommes, sans égard à leur nationalité, la couleur de leur peau ou la langue qu'ils parlent. Mais ils doivent être des hommes de foi, complètement voués à l'accomplissement de la volonté de Dieu.

De notre correspondant en Equateur

BIEN que quatre cents ans se soient écoulés depuis que les Espagnols envahirent l'Equateur à la recherche de l'or, on commence seulement à exploiter les ressources minérales de ce pays. En effet, l'Equateur, voué presque exclusivement jusqu'à présent à l'agriculture et aux arts traditionnels, envisage aujourd'hui l'industrialisation de ses ressources sur une grande échelle. Le fer, le manganèse et le pétrole, promettent de rivaliser avec les bananes et le cacao, les principaux produits exportés à l'heure actuelle.

Sans aucun doute, les Equatoriens acquerront autant d'habileté dans les nouvelles professions industrielles qu'ils en ont dans leurs arts indigènes. On parle souvent de l'excédent de la main-d'œuvre équatorienne, et le visiteur est tenté d'y croire quand il débarque ici et se voit assiéger par une douzaine de jeunes gens qui s'offrent à porter ses bagages moyennant une petite rétribution. Cependant, le besoin de spécialistes et d'ouvriers qualifiés dans le domaine technique est grand. Si les Equatoriens se montrent aussi habiles et aussi patients dans les nouvelles professions que dans le tressage des fins chapeaux de panama, il n'y aura certes aucune pénurie de travailleurs. Probablement, dans les années à venir, ils deviendront tout aussi experts dans ces occupations nouvelles.

Le pays commence déjà à se transformer; il existe sans doute peu de nations aussi soucieuses d'améliorer leur sort. Au cours des dix années écoulées, de grands édifices de béton se sont élevés dans les villes les plus importantes. L'architecture en est souvent ultramoderne, semblable à celle des nations les plus progressistes. Cependant, à cause des conditions locales, et surtout du danger perpétuel de séismes, les bâtiments ne sont pas très hauts; le « gratte-ciel » du pays n'a que quatorze étages. Dans les banlieues de Quito et de Guayaquil, on construit à présent des quartiers neufs aux maisons pourvues de tout le confort moderne. Les nouveaux foyers, magasins, bureaux et hôtels, forment un contraste frappant avec les vestiges du passé colonial du pays, vestiges que l'on voit surtout au centre des grandes villes. En quelques minutes, on peut sortir du monde moderne et entrer dans un autre monde, tout à fait différent et dont la plupart des habitants vivent dans des cabanes faites d'adobe ou de bambou, suivant le climat.

Les Equatoriens

Le passage des conquistadores donna naissance à la race hispano-indienne, les *mestizos*, qui forment une grande partie de la population de l'Equateur. Cependant, ces métis ne sont pas en majorité car après plus de quatre siècles au cours desquels les races ont continué de se mélanger, les Indiens, divisés en de nombreuses tribus, constituent toujours 51 pour cent des habitants de ce pays.

Les *Otavaleños*, une des tribus indiennes, sont de véritables commerçants, à l'échelle nationale et internationale. Et pourtant, ils restent farouchement indépendants. Ce sont des gens intelligents, propres et passés maîtres dans l'art du tissage. Ils ont le monopole de la vente de leurs ouvrages, et on les rencontre, vêtus de leur costume traditionnel (un *poncho* bleu foncé, une chemise et un pantalon de toile blanche, et des sandales de corde) dans toutes les régions de prédilection des touristes. Bien qu'ils parlent entre eux un dialecte quichua, ils sont toujours capables de marchander et de faire des affaires en espagnol et en anglais.

Une autre tribu, les *Colorados*, sont ainsi nommés à cause de leur habitude curieuse de se colorier des pieds à la tête au moyen d'une teinture vermeille extraite des graines du rocouyer. Il ne reste plus guère que trois cents *Colorados* qui, eux aussi, gardent jalousement leur indépendance. Ils vivent tous dans une petite région sur le versant nord-ouest des Andes.

Les *Jíbaros* féroces sont une autre tribu, complètement indépendante elle aussi, — pas nécessairement de son propre choix cependant. Cette peuplade, qui n'est pas encore civilisée, est célèbre pour son habitude macabre de réduire les têtes humaines. Pourtant, même les *Jíbaros* se révèlent utiles en cet âge éclairé, car les sorciers de cette tribu collaborent actuellement avec

les savants du Centre de Recherches Ferguson, dont le siège se trouve à Wakani. Ces derniers procèdent en effet à des expériences visant à la réduction de tumeurs à l'aide du liquide employé par les *Jíbaros* pour la réduction des têtes. Le suc de trente plantes tropicales entre dans la composition de ce liquide.

Outre les Indiens, les métis et les Espagnols, la population équatorienne comprend des Asiatiques (surtout des Chinois) des Arabes, des Libanais et des Syriens. Beaucoup de ces étrangers en sont venus à considérer l'Equateur comme une seconde patrie. L'attitude accueillante de ce pays a également attiré de nombreux immigrants européens, pour la plupart des Allemands et des Scandinaves. Ceux-ci aussi, et un nombre moins important de Nord-Américains, ont adopté le mode de vie latino-américain et se font l'écho des sentiments d'Arthur Eichler, l'illustre explorateur qui déclara: « L'Allemagne est ma mère et l'Equateur est mon amour. »

Par suite de ce que l'on a appelé un accident historique, l'Equateur possède un autre groupe ethnique, assez nombreux pour former huit pour cent de sa population. Il s'agit des nègres peuplant surtout la province d'Esmeraldas dans le nord-ouest du pays. Nous lisons à leur sujet: « S'il faut en croire la tradition, au seizième siècle, un navire transportant des esclaves à destination de Guayaquil, fit naufrage au large du littoral de la province d'Esmeraldas. Presque tous les esclaves réussirent à gagner la côte à la nage. Délivrés ainsi par le hasard, de la mort et de l'esclavage, ils colonisèrent le littoral, et les rivages des fleuves, de cette province verdoyante. On voit dans cet événement l'origine du groupe de gens de couleur le plus important et le plus concentré du pays. Si les nègres se sont multipliés dans cette province et y ont prospéré, c'est parce qu'ils étaient libres et que cette région tropicale leur convenait à merveille. » — *Ecuador, Andean Mosaic.*

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

* A cette époque de disette spirituelle, quel doit être le rôle de la religion? Ne devrait-elle pas nous expliquer la volonté divine? Ne manquez pas de lire l'article « Votre religion remplit-elle les conditions requises? » qui paraîtra dans notre numéro du 8 novembre.

* Que se passe-t-il en Corée? Ses habitants mènent-ils toujours une vie « à l'orientale » ou ont-ils été occidentalisés? Les villes dévastées ont-elles été reconstruites? Et quelle est l'attitude des Coréens eux-mêmes envers la division de leur pays? Vous trouverez la réponse à ces questions en lisant l'article « La Corée d'aujourd'hui ».

* L'industrie des transports aériens subit actuellement une véritable révolution, car le moteur à réaction vient de faire une entrée spectaculaire dans l'aviation commerciale. Mettez-vous à la page dans le domaine des voyages aériens en prenant connaissance de l'article intitulé « Les avions à réaction remportent la palme ».

Le gouvernement et la politique

L'Equateur est une république constitutionnelle connue officiellement sous le nom de *República del Ecuador*. La constitution actuelle, qui entra en vigueur le 31 décembre 1946, garantit pleinement les droits humains. Quant à la liberté des cultes, en général, les institutions gouvernementales la sauvegardent, le clergé la tolère et le peuple, épris de liberté, veille à ce qu'elle soit respectée. Quatre-vingt-quinze pour cent des Equatoriens sont nés catholiques.

La constitution équatorienne proscrit la dictature; elle prévoit l'élection d'un président investi du pouvoir exécutif. Il est élu pour quatre ans et ne peut être réélu pendant la période qui suit l'exercice de son mandat. Le pays n'a connu aucun trouble politique grave au cours des dix années écoulées. La nation a acquis une maturité qui lui permet de limiter ses batailles politiques au Parlement et aux campagnes électorales.

Deux personnalités remarquables ont joué un rôle prépondérant dans l'histoire de l'Equateur. Les idéaux de ces deux hommes, les présidents Garcia Moreno et Eloy Alfaro, exercent encore une influence sur l'histoire contemporaine. Garcia Moreno était connu pour sa ferme intention d'établir un despotisme catholique. Il conclut avec Rome un concordat attribuant des pouvoirs très vastes à l'Eglise. Mais les moyens sanguinaires qu'il employa pour « christianiser » le peuple provoquèrent, en 1875, son assassinat. Vingt ans plus tard, ce qui restait encore de son œuvre fut annulé pendant la présidence du général Eloy Alfaro. Celui-ci, élevé dans le radicalisme et l'anti-cléricalisme, commença sa vie politique très jeune. Animé par la haine d'une prêtrise corrompue et rétrograde, Alfaro lutta pour affranchir le pays de l'étreinte du conservatisme et institua le règne du libéralisme qui dura soixante et un ans (jusqu'en 1956). Pendant la présidence du successeur d'Alfaro, on vit l'abolition du concordat avec Rome, l'assujettissement de l'Eglise à l'Etat et l'interdiction de créer de nouveaux ordres religieux. Toutes les religions furent placées sur un pied d'égalité. Après ces soixante années de libéralisme, les Equatoriens en sont venus à considérer ce régime comme le meilleur.

En 1956, la situation changea car le gouvernement actuel est conservateur, ce qui est synonyme de catholique. Le président Camilo Ponce Enriquez, chef du parti social-chrétien, remporta la victoire sur les libéraux, divisés, avec vingt-neuf pour cent seulement des voix. Catholique lui-même, Enriquez est partisan de l'union de l'Eglise et de l'Etat. Toutefois, pendant les quelques années de son administration, son gouvernement a eu soin de ne pas dépasser certaines limites, et même si l'Eglise catholique a abusé parfois des droits et des libertés accordés par la constitution, les autres groupements religieux n'en ont pas souffert.

Toutefois, il existe au sein du gouvernement des éléments dissidents, mécontents surtout de la politique gouvernementale relative à l'enseignement. On prétend, en effet, que la direction de nombreux établissements d'enseignement a été confiée à des prêtres et à des religieuses — venus en grand nombre d'Espagne — bien que la constitution stipule que l'enseignement doit être laïque. Le différend concerne particulièrement les écoles communales (car le pays possède également des écoles libres où l'instruction est excellente). Guayaquil et Quito possèdent des établissements où le niveau des études, qui se font en partie en espagnol et en partie en anglais, est très élevé. Le prix d'inscription est environ $ 130 par an.

Les caractéristiques physiques

On a appelé le climat de l'Equateur un paradoxe de la nature car au cours d'un voyage de quelques heures à travers ce pays relativement petit, on rencontre toutes les zones climatiques de la terre, depuis la zone torride jusqu'à la zone glaciale.

Ce paradoxe de la nature est dû à deux causes principales: d'abord, le pays est traversé du nord au sud par deux cordillères parallèles des Andes, et ensuite, il est traversé de l'est à l'ouest par l'équateur, d'où son

nom. Certains se demandent peut-être comment il est possible de vivre dans la ville de Quito qui est située à moins d'un degré de l'équateur. C'est que cette ville se trouve également à une altitude de 2850 mètres au-dessus du niveau de la mer. La combinaison de ces deux facteurs (l'altitude et la proximité de l'équateur) produit un éternel printemps. Qu'en est-il cependant de Guayaquil et d'autres villes côtières? La nature a voulu qu'elles soient rafraîchies par le courant de Humboldt, venant du sud-ouest, qui ramène à 25 ou 30 degrès ce qui serait autrement une chaleur humide insupportable. Les températures atteignent leur maximum pendant la saison des pluies qui s'étend de janvier jusqu'à la fin mai. Certaines régions ont cependant un climat typiquement torride, tandis que l'extrême sud du pays jouit de climats intermédiaires.

Aucune description de l'Equateur ne serait complète si on n'y parlait pas de la majesté des paysages montagneux de l'intérieur. Cette région mérite bien le titre qu'Arthur Eichler (qui, en plus d'être explorateur est également alpiniste) lui a donné, c'est-à-dire, « la Suisse de l'Amérique du Sud ». Le géant est le mont Chimborazo. A l'époque de Humboldt, on pensait qu'il s'agissait de la plus haute montagne du monde. Son pic le plus élevé est à quelque 6310 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il offre un spectacle impressionnant, surtout vu aux rayons du soleil tropical couchant. Ce fut Edward Whymper, l'alpiniste anglais célèbre pour son ascension du mont Cervin, qui gravit le premier le majestueux Chimborazo. D'abord, personne ne voulut croire que Whymper était monté jusqu'au sommet, c'est pourquoi, six mois plus tard, il y retourna avec deux alpinistes équatoriens. Du haut de la cime, ces hommes eurent l'occasion d'être les témoins d'un spectacle prodigieux jamais encore vu: le mont Cotopaxi, un autre volcan de l'Equateur (qui en possède trente) et le plus haut volcan actif du monde, entra en éruption, — à une centaine de kilomètres du sommet du mont Chimborazo.

Les îles Galapagos

Une autre partie intéressante du territoire est située dans le Pacifique à près de cent kilomètres au large de la côte équatorienne. Il s'agit des îles Galapagos ou Iles Enchantées comme elles sont appelées à juste titre. Ce nom leur fut donné par Diego de Rivadeneira, un espagnol, à cause des courants bizarres autour de cet archipel. Ces courants, qui détournaient continuellement son navire de sa route, donnèrent aux matelots superstitieux l'impression que les îles étaient ensorcelées. A présent, cet archipel enchante de nombreux réfugiés européens lesquels, las des guerres et des luttes, y ont trouvé un asile où ils sont à l'abri de la « civilisation ».

Bien que les îles Galapagos chevauchent l'équateur, elles sont réputées jouir d'un des meilleurs climats du monde grâce, encore une fois, au courant de Humboldt. Il n'y a pas de serpents venimeux, le paludisme et les autres maladies tropicales sont inexistants, ce qui ajoute encore au charme de cet archipel. En fait, les maladies graves sont pour ainsi dire inconnues dans ces îles, et bien des malades venus s'y installer, se sont remis complètement sans l'aide d'un traitement médical.

L'industrie principale des îles Galapagos est la pêche car il existe peu d'endroits où le poisson est aussi abondant; toutes les eaux équatoriennes sont d'ailleurs très poissonneuses. L'Equateur, le Pérou et le Chili possèdent le monopole de la pêche dans les eaux côtières jusqu'à une distance de 320 kilomètres du littoral. Toutefois, on accorde des concessions de pêche aux étrangers qui consentent à utiliser des bateaux battant pavillon équatorien. Ces récentes années, plusieurs concessions ont été accordées aux grandes sociétés qui vendent le thon et les crevettes. Les bateaux de pêche fournissent un des contrastes frappants qui caractérisent l'Equateur. Lorsque les Espagnols arrivèrent dans ce pays il y a quatre siècles, ils furent accueillis par des Indiens naviguant dans des pirogues et sur des radeaux faits d'énormes troncs de « balsa » (l'ochrome patte de lièvre) liés ensemble avec des lanières de cuir et pourvus d'un mât et d'une voile en coton. Quelques petites modifications mises à part, des embarcations analogues sont utilisées aujourd'hui encore par les petits pêcheurs équatoriens qui font la concurrence aux richissimes marchands de thon et de crevettes avec leurs flotilles de navires modernes. Il n'est pas rare de voir un pêcheur équatorien expérimenté prendre un pèlerin de 360 kilos sans l'aide de l'attirail de pêche moderne.

Un monde en miniature

L'Equateur est un monde en miniature. Un grand voyageur prétendit avoir trouvé dans ce pays un échantillon de tout ce qu'il avait vu sur les cinq continents. D'abord, l'Equateur offre tous les climats de la terre. A l'ouest des Andes, le climat tropical est tempéré par le courant rafraîchissant de Humboldt et à l'est, les jungles fumantes de l'Amazone font les délices des naturalistes. Les vallées de la cordillère jouissent d'un climat tempéré, les hauts plateaux forment les *páramos* ou terres froides, tandis que les pics élevés sont couronnés de neiges éternelles et de glace. Sur le plan ethnique, l'Equateur compte parmi sa population des Européens, des Asiatiques, des ressortissants des pays bibliques ainsi que les descendants des premiers habitants du pays, race que l'on ne trouve nulle part ailleurs dans le monde car ce sont des gens qui n'ont jamais émigré. Le voyageur peut également se déplacer dans le temps et vivre dans le passé, dans un monde où la vie, moins mécanisée, s'écoule doucement. Il peut s'imprégner des traditions de l'époque coloniale, explorer les curieux vestiges de l'ancien empire des Incas, les « amis des pauvres ». Et pourtant, l'Equateur ne se contente pas de vivre dans le passé.

Il est des Equatoriens qui regardent vers l'avenir, vers le jour où toutes les ressources et toute la beauté de ce petit pays enchanteur seront mises pleinement en valeur pour la joie et la bénédiction de tous les sujets du monde nouveau de Jéhovah. Les témoins de Jéhovah n'ont aucun doute en ce qui concerne l'avenir de l'Equateur. Qu'il s'industrialise ou non, cela ne changera nullement les desseins du Créateur de la terre. Bientôt, disparaîtra jusqu'au dernier vestige de l'actuel ordre de choses inique, lequel sera remplacé par la paix, la sécurité et l'abondance du monde nouveau divin. C'est une joie de parler d'une perspective aussi merveilleuse à des gens qui sont toujours prêts à écouter et souvent disposés à accepter le message.

La diplomatie personnelle

La conférence de Genève avait réuni les ministres des affaires étrangères américain, russe, anglais et français, ainsi que deux représentants de l'Allemagne de l'Ouest et de l'Est. Mais après plus de deux mois de discussions, aucune solution n'avait été trouvée sur la question de l'avenir de l'Allemagne en général et de Berlin en particulier. C'est alors que le président Eisenhower se lança dans sa campagne de diplomatie personnelle. Après avoir invité M. Khrouchtchev à visiter les Etats-Unis, et accepté de se rendre lui-même à Moscou, il fit une tournée en Europe pour assurer MM. Adenauer, Macmillan et de Gaulle que ses contacts personnels avec le chef soviétique n'engageraient que la responsabilité des Etats-Unis. Expliquant ce qu'il espérait accomplir par cet échange de visites avec M. Khrouchtchev, le président Eisenhower déclara: « De telles visites pourront aider à fondre un peu de la glace qui gèle nos relations avec les Soviétiques. » En réponse, M. Khrouchtchev, qui n'a jamais caché sa préférence pour la diplomatie personnelle (la seule d'ailleurs qui convienne à un autocrate), affirma: « L'important c'est de découvrir, grâce à ces échanges, un langage commun et une intelligence commune des questions qui sont à régler. » On ne disconviendra pas, toutefois, que c'est une chose de comprendre les problèmes, c'en est une autre de les résoudre...

Les enjeux de cette diplomatie

L'accueil délirant donné au président Eisenhower par les peuples allemand, anglais et français lors de sa récente visite en Europe, révèle à quel point son initiative diplomatique a fait naître en eux l'espoir de voir s'amorcer une véritable détente entre l'Est et l'Ouest. Mais, en général, les commentateurs européens ont été plus réalistes dans leur évaluation des chances de succès des démarches entreprises par « Ike ». Sur les possibilités de résoudre le problème allemand, *Le Monde* écrivit: « Une détente entre les Deux Grands évoque fatalement la perspective d'un aménagement du « statu quo » mondial, et l'Allemagne occidentale se voit condamnée à en faire les frais. (...) Tout le monde reconnaît que ses aspirations à la réunification sont légitimes. Mais tout le monde, et en premier le chancelier [Adenauer] lui-même, sait qu'elles sont tout aussi irréalisables. (...) Même si M. Khrouchtchev comprend mieux l'hydre capitaliste après avoir vu comment le peuple américain est « opprimé », même si M. Eisenhower doit avoir moins peur du monstre soviétique après avoir pris contact, comme M. Nixon, avec un peuple qui n'apparaît pas comme belliciste, trouvera-t-on, sur le problème de l'Allemagne, une recette pour renverser le cours de choses qui semblent bien aller irrésistiblement dans cette direction [celle du statu quo]? La seule présence du président Eisenhower sur le sol fédéral est bien, hélas! le symbole d'un engagement moral impuissant à se traduire en promesse concrète. » Soupesant les risques de l'entreprise d'Eisenhower, le *New York Times* a émis l'opinion suivante: « Enfin, il existe le risque d'un échec. Si les échanges ne produisent aucune baisse des tensions, les espoirs de millions de gens seront détruits et la situation mondiale aura empiré. » Exprimant les mêmes craintes, le journal parisien *Les Echos* a écrit: « Après cela [le recours « au sommet »], on ne peut guère monter plus haut. A cette altitude, l'échec ou l'impasse serait sans remède. Malgré les hauteurs où ils évoluent, ou plutôt en raison même de cette prédominance, les Grands de ce monde vont se trouver (...) au pied du mur. Un échec ferait retomber toutes les espérances. Et de haut! »

Un autre grand problème

Les rencontres entre les chefs de l'Est et l'Ouest ont attiré l'attention de l'opinion publique surtout sur les facteurs divisant ces deux blocs de nations. Mais il est un autre problème qui a été évoqué en passant par le président Eisenhower dans une discussion télévisée qu'il eut dernièrement avec M. Macmillan. Il dit: « Je crois, dans un certain sens, que le problème des nations sous-développées est plus important pour la civilisation occidentale et de plus longue portée que le problème des divergences soviéto-occidentales. A l'heure actuelle, 1700 millions d'hommes vivent dans des conditions insuffisantes de nourriture, de logement, d'habillement et de santé. Ils ne se tiendront pas tranquilles. Ils apprennent des choses au sujet de leur sort et le comparent avec le nôtre. Ils provoqueront une explosion si nous ne les aidons pas. Je crois que la plus grande tâche coopérative du monde civilisé, U.R.S.S. comprise, devrait être de tenter de résoudre ce problème pour que ces gens puissent réaliser leurs aspirations légitimes. » Cela rejoint la pensée émise par le général de Gaulle le 7 mai dernier à Bourges: « Leur devoir [celui des peuples civilisés], puisqu'ils sont les plus riches, les mieux pourvus et les plus forts, c'est d'aider les autres, ceux qui sont dépourvus, ceux qui sont sous-développés. C'est là leur devoir commun. Il faudra bien, s'ils ne veulent pas eux-mêmes périr, qu'ils l'accomplissent ensemble. » Il est arrivé à M. Khrouchtchev d'exprimer la même idée. Il n'empêche que les uns comme les autres consacrent un pourcentage infiniment plus grand de leurs ressources nationales à la guerre qu'à l'aide au pays sous-développés.

La connaissance est indispensable au salut

La plupart des gens suivent le train-train quotidien de la vie, fermement persuadés que s'ils font de leur mieux, c'est tout ce que Dieu exige d'eux. Mais ils se leurrent! Dieu nous prévient qu'il punira « ceux qui n'obéissent pas à l'Evangile de notre Seigneur Jésus ». Comment pouvez-vous vous mettre sur le chemin du salut? Non par vos seules « bonnes œuvres ». Le Christ a dit: « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » Cette connaissance de Dieu et de son Fils est indispensable au salut. Le livre intitulé *C'est ici la vie éternelle!* vous aidera à l'acquérir, puisqu'il rend plus facile l'étude de la Bible. Vous pouvez vous procurer cet ouvrage relié, de plus de 300 pages, contre la modique somme de 250 fr. (25 fr. belges, 50 cents canadiens ou 2 fr. suisses). Ecrivez sans tarder à l'une des adresses indiquées ci-dessous.

Association « Les Témoins de Jéhovah » 81, rue du Point-du-Jour, BOULOGNE-BILLANCOURT, (Seine).
(C.C.P. Paris 6072-27)

Veuillez m'envoyer le livre « C'est ici la vie éternelle! ». Vous trouverez ci-jointe la somme de .....

Nom ..... Ville .....

Rue et No ..... Département .....

Pour les pays suivants, veuillez écrire à « Watch Tower », aux adresses ci-après: BELGIQUE : 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3 (C.C.P. 969-76); CANADA : 150 Bridgeland Ave., Toronto 19; SUISSE : 39 Allmendstrasse, Berne 22 (C.C.P. III 3319).